1

Je n'ai pas choisi d'être lui. Je n'ai pas désigné Cassiel Roadnight, je ne l'ai pas fait sortir d'une file de personnes qui me ressemblaient comme deux gouttes d'eau. J'ai simplement laissé faire. Je voulais simplement que ce soit vrai. C'est le seul tort que j'ai eu, au début.

J'étais dans un foyer, un centre d'hébergement temporaire pour mômes impossibles, quelque part dans les quartiers est de Londres. J'y étais depuis deux ou trois jours, je venais de la rue, et j'étais entré là, forcé et contraint, car à moitié mort de faim. Les gens du centre essayaient toujours d'avoir prise sur moi. Ils essayaient toujours de trouver qui j'étais.

Je n'allais pas le leur dire.

C'était un endroit défraîchi tenu par des gens défraîchis. Ça sentait le tabac, l'encaustique et la

soupe. Ils me donnèrent de vieux vêtements usés par les nombreux lavages, raccommodés, et presque à ma taille. Ils me posèrent un tas de questions en échange de deux repas et d'un endroit au sec pour dormir.

J'essayais de leur être reconnaissant, mais je ne leur parlais pas.

Ils m'enfermèrent dans une pièce qui servait de débarras, parce que je m'étais battu. Chaude, sans air, quatre murs délavés, un classeur fermé et rouillé, une étagère où s'empilaient des papiers, un tas de chaises.

Le garçon avec lequel je m'étais battu était blessé. C'est pour ça que j'étais enfermé, en fait, parce que j'avais eu le dessus. On n'a pas le droit d'être le plus fort. Je ne me rappelle pas son nom. Je ne me rappelle même pas pourquoi on s'est battus.

J'étais là depuis plus de deux heures. J'aurais voulu tout casser. Je m'imaginais en train de le faire, quelque part dans ma tête.

J'entendis quelqu'un venir, et vis la forme mouvante, couleur de mousse, de la femme à travers le verre dépoli de la porte. Je tapai dessus de toutes mes forces. La femme s'arrêta, se retourna, et inspira rapidement, de son air chagrin.

– Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-elle d'une petite voix nerveuse.

– Je veux que vous me laissiez sortir.

– Je ne peux pas.

J'appuyai la tête contre la surface froide du mur.

– Aidez-moi, s'il vous plaît !

– Tu es blessé ? demanda-t-elle. Tu saignes ?

– J'ai soif.

Elle ne répondit pas.

– Vous ne pouvez pas me priver d'eau.

– Je vais demander, dit-elle, et à travers le verre son image se tordit, se rassembla et disparut.

Je comptai jusqu'à quatre cent trente-huit.

Lorsqu'elle revint, elle était accompagnée de quelqu'un d'autre. Ils déverrouillèrent la porte, et entrèrent brusquement en m'apportant un gobelet en plastique à moitié rempli d'eau. Je le bus d'une traite. Il n'y en avait pas assez.

L'homme avait un nez crochu et flasque, des cheveux frisés. Lui, je l'avais déjà vu, mais pas elle. Sa voix ressemblait à un tintement de clés.

– Tu as fini de te battre ?

Je haussai les épaules.

– Pas sûr.

Je n'aimais pas la façon dont la femme me regardait. Je la fixai à mon tour, pour qu'elle arrête, mais elle ne baissa pas les yeux. Entre nous, il n'y avait que

le bourdonnement du sang dans mes oreilles, et son regard.

Elle ne me quitta pas des yeux pendant qu'elle parlait à l'homme, ni même en sortant de la pièce.

– Attends-moi une minute, s'il te plaît. Je reviens tout de suite.

L'homme s'assit sur l'une des chaises, remua, se donnant beaucoup de mal pour avoir l'air décontracté. Il se pencha vers moi, et ses yeux noirs clignèrent, rapides, attentifs, comme ceux d'un oiseau. Je me demandai si ça l'inquiétait d'être seul avec moi. Je me demandai s'il avait peur.

– Pourquoi tu ne nous dis pas ton nom ?

Je fis comme si je n'étais pas là. Comme s'il ne me parlait pas.

– Je m'appelle Gordon, dit-il. Et la femme qui était là s'appelle Ginny.

– Très bien, répondis-je. Content pour vous.

– Et toi ? demanda-t-il.

Je regardai mes chaussures, les chaussures de quelqu'un d'autre, noires, bosselées, éraflées. Je me demandai combien d'individus inexistants les avaient usées. Je sentis le tissu de la chemise de quelqu'un d'autre sur ma peau, le pantalon d'un autre individu inexistant. Comment aurais-je pu savoir qui j'étais ?

Je souris.

– Je ne suis personne.

– Allons, dit-il. On est toujours quelqu'un.

C'était vraiment incroyable la façon qu'il avait d'affirmer ça ! Comment pouvait-il en être aussi sûr ?

C'est le 5 novembre que je me suis aperçu que je n'étais pas celui que je croyais être. Je me souviens du moment précis où ça m'est arrivé. Je ne savais plus qui j'étais. J'ai demandé l'heure à un homme pour pouvoir l'enregistrer dans ma mémoire. Il a regardé sa montre, et m'a dit qu'il était sept heures vingt-cinq. Puis il s'est replongé dans son journal.

– Est-ce que vous me connaissez ? lui ai-je demandé. Est-ce que vous savez qui je suis ?

C'était impossible, bien sûr, mais j'avais tellement besoin qu'il réponde « oui ».

Je voyais bien qu'il n'était plus concentré sur sa lecture. Il laissait son regard errer sur les mots en attendant que je m'en aille. Il avait peur.

La femme qui s'appelait Ginny revint avec quelque chose à la main, un bout de papier.

– Je peux te parler ? demanda-t-elle à l'homme.

Gordon se leva et ils me laissèrent de nouveau seul